

FEUILLETON.

VOL. I. MONTREAL, 1^{er} JUIN, 1866. No. 17

LES SABOTIERS DE LA FORET-NOIRE.

LA BARQUE. (Suite.)

Le sergent Mathias Werner, était pâle de vertige. Ce soldat, endurci connaissait pour la seconde fois la peur. Autour de lui n'éclataient ni fanfares, de trompettes, ni petillements de mousqueterie, pour exalter ses instincts, ni hurras de camarades, pour réveiller son cœur et l'encourager au péril, comme à une fête. Ses cheveux se hérissaient, et il se rappela tout à coup un petit tableau enfumé, collé au mur de la chambre de son père, et que tout petit, il regardait, souvent avec des yeux étonnés, car ce petit tableau représentait une scène du déluge.

Les trombes de pluie ne cessait pas, et la barque filait à la dérive.

Le gendarme Girt disait d'un air battu :

— Ne l'avais-je pas bien prévu, sergent ? mais je ne pouvais désobéir à vos ordres.

— Sergent, vous répondrez de notre mort, disait Wilhem.

Mathias ne répliquait rien ; son dos était mouillé de sueur, il avait peur de mourir de cette mort obscure. Il regarda machinalement Fritz, qui, couché au fond de la barque, ne donnait aucun signe d'émotion. Marguerite agenouillée près de lui, soutenait sa tête, et ils causaient tous deux, avec autant de sérénité que s'ils eussent été assis sous le berceau, du jardin de maître Gaspard.

— Ma pauvre Grettly, soupirait le jeune sabotier, pourquoi m'as-tu aimé ? pourquoi m'as-tu suivi ? La mort nous

enveloppe de son drap funèbre. Je suis son mauvais génie. Comment n'aurais-tu pas le cœur glacé d'effroi lorsque ces rudes soldats ne peuvent cacher leur épouvante ?

Marguerite souriait. Elle répondit : — Oh ! comme tu lis mal au fond, de mon âme, cher frère ! Tu ne comprends donc pas que je suis heureuse au milieu de ce désastre ? Oui, nous allons périr, je le sais, je le sais, je le vois ; mais tu ne seras pas traîné devant les juges, tu ne seras pas condamné, tu ne mourras pas honteusement. C'est Dieu qui a béni ma résolution et qui a permis que la mort nous réunisse. Soyez, loué, Seigneur ! Oui, sous ces éclairs sanglants, sous ce ciel noir comme les portes de l'enfer, je sens mon cœur tressaillir de joie, comme sous la treille du jardin, quand, en plein soleil, tu tenais ma main dans la tienne. Quant à ces soldats qui tremblent, je ne puis les plaindre, ils ont été méchants pour toi et ils sont punis d'avoir voulu hâter l'heure de ton jugement.

— Ils ont fait leur devoir, dit Fritz avec douceur. Prie pour eux, ma Grettly.

Prier pour eux ! répliqua-t-elle étonnée.

— Si j'avais les mains libres, je pourrais les sauver, Grettly, et je le tenterais, car Dieu ordonne de pardonner à ses ennemis. Je sais nager avec un aviron.

Le gendarme Girt entendit ces paroles et se pencha vivement vers Mathias :

— Le prisonnier prétend que si on lui ôtait ses liens, il les empêcheraient la barque de se perdre, dit-il à voix basse.

Le sergent fit une grimace de possédé :

— Gardons-nous-en bien, répondit-il, car la haine et la défiance l'emportaient encore chez lui sur la terreur, pure